Document generated on 07/15/2025 4:18 p.m.

Études littéraires africaines

PANAÏTÉ (Oana), *The Colonial Fortune in Contemporary Fiction in French*. Liverpool : Liverpool University Press, 2017, 206 p. – ISBN 978-1-78694-029-2

Ninon Chavoz

Number 47, 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1064787ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1064787ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chavoz, N. (2019). Review of [PANAÏTÉ (Oana), *The Colonial Fortune in Contemporary Fiction in French*. Liverpool : Liverpool University Press, 2017, 206 p. – ISBN 978-1-78694-029-2]. *Études littéraires africaines*, (47), 238–241. https://doi.org/10.7202/1064787ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

devrait trouver place dans toutes les bibliothèques, africanistes ou non : il le mérite.

■ Pierre HALEN

PANAÏTÉ (OANA), *THE COLONIAL FORTUNE IN CONTEMPORARY FICTION IN FRENCH*. LIVERPOOL : LIVERPOOL UNIVERSITY PRESS, 2017, 206 P. – ISBN 978-1-78694-029-2.

Le principal atout du présent ouvrage réside dans sa volonté affichée de croiser la lecture d'œuvres françaises et francophones, issues essentiellement des espaces africains et antillais. Pour son refus de toute distinction géographique, manifeste dans le choix liminal de l'expression « *fiction in french* », la réflexion menée par Oana Panaïté mérite d'être signalée : le décloisonnement de la critique, si souhaitable qu'il soit, ne saurait cependant être consenti à n'importe quel prix.

Placé sous le signe d'une « scène primitive » coloniale dont l'auteur, actuellement maître de conférences à l'Indiana University de Bloomington, se veut l'observatrice distanciée, *The Colonial Fortune in Contemporary Fiction in French* affiche dès son introduction une double volonté d'innovation. La première est d'ordre théorique : s'inscrivant dans la filiation des nombreux travaux consacrés outre-Atlantique aux études postcoloniales et à leur application dans le champ de la littérature française – pensons notamment au fameux *French Global* de 2010 –, O. Panaïté entend apporter sa pierre à un chemin désormais abondamment pavé de bonnes intentions. Tout en soulignant elle-même le risque inhérent à la vertigineuse diversification des préfixes, elle se propose ainsi de mettre en exergue une « esthétique para-coloniale » (p. 4), définie par la résurgence du passé impérial dans l'imaginaire politique et culturel contemporain et par sa reformulation littéraire. Cette innovation théorique, pour partie empruntée à John M. Archer, doit permettre d'émanciper la question coloniale des contraintes de la chronologie : à la nécessité de trancher entre solution de continuité et *continuum*, le préfixe « para- », désignant tantôt la proximité (« à côté de »), tantôt l'approximation (« à peu près »), tantôt encore l'anormalité, substitue une polysémie aussitôt présentée comme heuristique. Le colonial, à en croire cette approche, s'inscrit donc dans une temporalité hétérogène, si ce n'est spectrale, autant que dans une idéologie ambivalente, qui justifie la mise en examen systématique de textes suspectés de reconduire subrepticement les logiques impérialistes.

La lecture de Laurent Gaudé (*Cris* et *Eldorado*) au troisième chapitre de l'ouvrage se solde ainsi par l'énoncé d'un verdict circonspect, distinguant « l'intention » jugée louable de l'auteur et la charge coloniale de sa prose (p. 108).

La seconde innovation proposée par O. Panaïté pourrait être sommairement qualifiée de thématique, quand bien même l'auteur récuse formellement tout inventaire statique des motifs coloniaux, préférant évoquer un ensemble de « tropes » (p. 3), de prises de positions idéologiques et de phénomènes discursifs « cristallisés » (p. 185) autour de l'idée directrice que constitue la « fortune coloniale ». Là encore, le terme semble avoir été choisi pour sa polysémie : la « fortune » désigne ici à la fois la perspective d'une prospérité économique conquise au détriment des colonisés, et ce destin qui, depuis Virgile, sourit aux audacieux. Sans doute faut-il situer au confluent de ces deux sens le motif romanesque de l'héritage, qui pose à la fois la question d'une transmission matérielle et spirituelle, et celle de la définition d'une destinée plus ou moins émancipée de la lignée familiale. Le choix de la « fortune » témoigne en outre de la volonté de penser ce que Laurent Dubreuil appelait une « phrase coloniale » (*L'empire du langage*, 2008), reproduite en littérature autant que dans la parole publique : O. Panaïté évoque ainsi, quoique fugitivement, la prégnance des thèmes de la dette et de la réparation dans le discours politique français (p. 171 et *sq.*). À ce large éventail de sens, un sociologue de la littérature ajouterait certainement celui de la bonne fortune éditoriale : bien que ce point commun ne soit jamais explicitement signalé, force est de constater que nombre des auteurs retenus dans cet essai ont reçu les honneurs des prix littéraires (Claude Simon et Le Clézio pour le Nobel, Paule Constant, Marie NDiaye et Laurent Gaudé pour le Goncourt) et bénéficient à ce titre d'une forte visibilité nationale et internationale.

Il va sans dire que l'ouvrage, soumis à cette injonction polysémique redoublée, s'assigne un lourd cahier des charges. Le lecteur sera malheureusement déçu : le traitement des avatars de la « fortune » est trop vite supplanté par une succession d'analyses ponctuelles, qui peinent à établir des ponts solides entre les textes commentés. Consacré au motif du départ, le premier chapitre s'efforce de mettre en rapport l'évocation de l'aventurier André Dufourneau dans les *Vies minuscules* de Pierre Michon et *White Spirit* de Paule Constant. Bien que l'auteur s'attache à mettre en évidence une congruence du fantasme colonial et de la rêverie littéraire, le dialogue demeure peu convaincant et le cycle africain de Paule

Constant pâtit de se trouver cantonné à un unique roman, là où la récente réédition de son œuvre aux éditions Quarto témoigne au contraire de la constitution d'un ensemble construit et cohérent. De même, la mise en parallèle de Claude Simon (*Histoire*) et de Tierno Monénembo (*Le Roi de Kahel*) ne contribue guère à une meilleure compréhension ou à un éclairage mutuel des deux auteurs. Si l'image de la « fortune » demeure encore lointainement présente dans ce premier chapitre dédié à des destinées de colons, elle a complètement disparu de la dernière partie consacrée aux évocations de la guerre d'Algérie chez Hélène Cixous, Leïla Sebbar et Fatima Besnaci-Lancou – à moins qu'il ne faille accepter sa superposition à la notion de mémoire, largement commentée ailleurs. L'ambition « para-coloniale » du propos peine également à tenir ses promesses : dans la deuxième partie de l'ouvrage, si l'évocation des romans de Marie NDiaye (*Mon cœur à l'étroit* et *Ladivine*) autorise une incursion dans le champ du « paranormal » ou du fantastique, l'examen de l'œuvre d'auteurs métropolitains (Marie Darrieussecq, Stéphane Audeguy, Laurent Gaudé) est surtout l'occasion de mettre en garde contre un retour du refoulé et de renouer ainsi avec une posture de défiance postcoloniale déjà bien établie.

Au-delà de ces points d'achoppement, on déplorera un manque de précision dans la relecture, qui entache l'ouvrage de nombreuses coquilles, présentes en particulier dans les expressions latines et dans les citations d'extraits en français, parfois tronqués (p. 121) ou victimes d'inexplicables phénomènes de duplication (p. 132).

On ajoutera enfin que la déconvenue du lecteur est d'autant plus grande que les différents chapitres, non contents de s'inscrire dans l'horizon polysémique délimité par les premières pages, introduisent des approches supplémentaires dont le traitement se révèle souvent superficiel. Le deuxième chapitre de la première partie (« Le paysage comme vocation ») se présente ainsi comme une approche écopoétique des œuvres de J.M.G. Le Clézio (*Révolutions)* et d'Édouard Glissant (*Ormerod*), mais ne réserve en réalité qu'une part congrue aux problématiques spatiales et environnementales. Plus encore, lorsque la question écopoétique est ponctuellement abordée, son traitement a de quoi laisser songeur : les récits de marronnage que donnent à lire ces deux romans (histoire de Kiambé chez Le Clézio, révolte de Flore Gaillard chez Glissant) sont-ils bien assimilables aux réflexions de Charles Forsdick (2001) sur le regain de la marche dans la littérature de voyage contemporaine ? De l'esclave percluse de plaies fuyant la plantation à l'éloge de la lenteur des romanciers promeneurs, l'éthique et l'empathie – dont l'auteur

fait pourtant l'un des points d'entrée de son propos – interdisent de franchir le pas. S'il faut en somme reconnaître à cet essai une dimension « para-coloniale », c'est donc dans la seule mesure où il passe « à côté » de son sujet.

■ Ninon CHAVOZ

PARISOT (YOLAINE), *REGARDS LITTÉRAIRES HAÏTIENS : CRISTALLISATIONS DE LA FICTION-MONDE*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. BIBLIOTHÈQUES FRANCOPHONES, 2018, 385 P. – ISBN 978-2-406-06351-3.

Cette première monographie de l'auteur doit beaucoup à ses précédents travaux, qui occupent une place centrale parmi les références critiques comme en témoigne l'*index nominum* (18 renvois). Yolaine Parisot est en effet spécialiste des littératures caribéennes et haïtienne, auxquelles elle a consacré sa thèse de doctorat (2004), deux collectifs et son essai de HDR qui paraîtra sous le titre *La Fiction peut-elle être (encore) postcoloniale ? Essai sur les littératures francophones et anglophones des Amériques, des Afriques et de l'océan Indien*. Il n'est donc pas surprenant qu'en bouclant cet ouvrage très dense (381 p., annexe comprise), fort bien documenté et subdivisé en trois parties d'ampleur similaire – « L'école haïtienne du regard », « Pour une fiction-monde », « Archéologies de soi » –, le lecteur retrouve non seulement les traces de ses lectures antérieures à propos de la « littérature-monde », mais perçoive aussi d'un œil nouveau la notion d'œuvre-monde ou de « fiction-monde ». Définie comme récit viatique et mondain dans le manifeste des 44, cette notion se présente « comme besoin de la réflexion et comme éthique » (p. 20) qui renvoie, d'une part, au « genre total [et à l']œuvre ouverte » (p. 161) du spiralisme dont « la figure de la spirale visualise le mouvement du monde et celui de l'écriture, qui cherche à le représenter » (p. 162) ; d'autre part, au genre littéraire haïtien de la *lodyans* des écrivains contemporains qui, s'écartant de la vision de l'indigénisme par l'écriture de « l'histoire immédiate » ou de « l'urgence », « brouille[nt] le paradigme postcolonial » (p. 253). En effet, par ce « genre hybride, opérateur de mutation [qui] porte le soupçon sur la légitimité de la culture savante à détourner la culture populaire », les écrivains font prévaloir « le discours sur la langue ou sur le vaudou » (p. 254-255).

Par ailleurs, à l'aide d'une approche transdisciplinaire où domine la phénoménologie de la perception, Y. Parisot propose de revisiter l'histoire littéraire haïtienne en sondant « les assises de la fiction du